



**HAL**  
open science

## Lutte sénégalaise, communication et mobilité : production et transmission de modèles langagiers en milieu

Moustapha Mbengue, Ndiémé Sow

### ► To cite this version:

Moustapha Mbengue, Ndiémé Sow. Lutte sénégalaise, communication et mobilité : production et transmission de modèles langagiers en milieu. Michelle Auzanneau; Margaret Bento; Malory Leclère. Espaces, mobilités et éducation plurilingues : Éclairages d’Afrique ou d’ailleurs, Editions des archives contemporaines, pp.29-41, 2016, ., 9782813002198. hal-02949094

**HAL Id: hal-02949094**

**<https://hal.science/hal-02949094>**

Submitted on 25 Sep 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# **Lutte sénégalaise, communication et mobilité : production et transmission de modèles langagiers en milieu urbain.**

**Moustapha MBENGUE**

Laboratoire de recherche en sciences de l'information et de la communication (LARSIC)  
EBAD - Université Cheikh-Anta-Diop, Dakar, Sénégal

**Ndiémé SOW**

Laboratoire Recherches sociolinguistiques et didactiques (RSD),  
Université Gaston-Berger de Saint-Louis, Sénégal

## **Résumé**

La lutte sénégalaise est un phénomène social qui peut susciter aussi bien une étude sociolinguistique des productions langagières du milieu qu'une réflexion sur la communication urbaine. La mobilité des lutteurs et de leur entourage (amateurs, écuries, manager etc.) Cela a eu comme conséquence, la diffusion, dans la pratique courante en ville, des spécificités d'usage jusque-là réservées au monde de la lutte (mots, locutions figées, phrases...). Ces usages contribuent aux changements linguistiques observables dans les villes.

Notre article exemplifie et analyse comment la mobilité a eu un impact sur le parler des lutteurs d'une part et comment le parler wolof urbain en a été influencé, d'autre part.

**Mots clés :** lutte sénégalaise ; mobilité ; spécificités d'usage ; déplacements de sens ; communication urbaine.

## **Introduction**

La lutte est certes un sport traditionnel, mais la forme sous laquelle elle est pratiquée aujourd'hui en fait plus qu'un simple sport. Elle est une activité qui valorise la condition sociale du pratiquant et renforce la dimension culturelle de certains groupes ethniques.

Traditionnellement, les combats de lutte se déroulaient après la saison des pluies et opposaient les lutteurs de villages voisins dans des championnats appelés « *mbaapatt* ». Il en était ainsi notamment dans les régions du Nord, du Sine-Saloum et de la Casamance. Selon Faye (2000 : 316) « *le champion de lutte était une figure censée capitaliser les attributs qui font du sujet masculin, l'acteur principal de l'animation de la vie sociale en Sénégambie. Toutes les séances de lutte tenues à l'occasion de certaines manifestations symboliques se déroulaient*

*dans un esprit communautaires* »<sup>1</sup>. En d'autres termes, la lutte concerne des individus qui partagent un certain nombre de caractéristiques sociales et linguistiques et qui forment un groupe d'activités.

Cette pratique de la lutte a beaucoup évolué et ce sport national est aujourd'hui un fait fortement urbanisé. En effet, Dakar étant la capitale économique et administrative du Sénégal, toutes les activités socioprofessionnelles trouvent leur expansion dans cette ville. Les lutteurs gagnent mieux leur vie en rejoignant les grands centres urbains qui sont symbole d'abondance. Aujourd'hui, la forte concentration des écoles de lutte à Dakar attire de jeunes ruraux qui finissent par s'installer en ville, délaissant l'agriculture habituellement pratiquée et les autres activités économiques de leurs terroirs.

La lutte est un fait social qui a « créé des types nouveaux qui affichent chacun un ethos et un style de vie différents. Chacun d'eux s'inscrit, en effet, dans des domaines d'activités fort divers où se formulent des itinéraires et des imaginaires du succès » (Havard, 2001 : 71)<sup>2</sup>. Parmi les éléments du style des lutteurs, on relève la corpulence, la gestuelle, la tenue et le langage.

Dans cet article, nous analysons l'impact de l'urbanisation des lutteurs sur leur langage. Du fait de la mobilité sociale et géographique, le milieu de la lutte sénégalaise présente, en effet, les caractéristiques du wolof urbain : emprunts, interférences, code mixing, création lexicale, déplacements de sens etc. En retour, nous nous sommes également interrogés sur l'aspect de la transmission de nouvelles habitudes langagières propres à la lutte dans le milieu des jeunes urbains car les lutteurs en ville apparaissent comme des modèles à imiter.

Après avoir présenté le contexte de l'étude, nous exposerons la démarche méthodologique de notre recherche exploratoire puis nous présenterons nos analyses et quelques résultats.

## **1. Contexte**

Au départ sport amateur et traditionnel pratiqué au village, la lutte sénégalaise est devenue un sport professionnel et moderne qui attire de plus en plus de jeunes sportifs, de sponsors et de spectateurs du Sénégal et de la diaspora (Italie, Espagne, France etc.). Les lutteurs sont

---

<sup>1</sup> Faye (O). 2000. « Sport, Argent et Politique : la lutte libre à Dakar (1800 -2000) in *Le Sénégal contemporain*. Paris : Karthala : p 316.

<sup>2</sup> HAVARD Jean-François. 2001. « Ethos bul Falé et nouvelles figures de la réussite au Sénégal » in *Politique africaine* N°82. Paris : Karthala : pp 63 77.

regroupés en écuries et écoles de lutte. Ils adhèrent à une instance dirigeante dénommée Comité National de Gestion de la Lutte (CNG). Selon ce comité<sup>3</sup>, le Sénégal compte 1122 lutteurs licenciés (en réalité plus de 8000 pratiquants), répartis dans 135 écuries ou écoles de lutte. Aussi, pendant la saison de lutte 2013-2014, pour la lutte avec frappe, 731 combats de lutte ont été organisés pour un montant global de 280 000 000 F CFA payé aux lutteurs<sup>4</sup>. Pour ce qui concerne la lutte sans frappe, 836 tournois ont été organisés en 2014 soit 160 journées (dont 91 à Dakar) pour une mise totale de 228 millions partagée entre combattants, écuries, promoteurs et CNG.

En dehors de quelques articles et mémoires de fin d'étude à l'INSEPS (Institut National Supérieur de l'Education Populaire et du Sport), quelques rares ouvrages sont entièrement consacrés à la lutte. Pour construire notre objet d'étude, nous avons eu recours à Chevé (2014), le premier véritable ouvrage scientifique consacré à la lutte sénégalaise, qui présente des observations et des rencontres avec les lutteurs. De même, le livre de Serigne Mour Diop, 2014, un journaliste sportif, nous a permis de mieux connaître les origines et les avatars de la lutte. Enfin, Cheikh Yérime Seck (2014), également journaliste, traite de l'impact négatif de la lutte sur la jeunesse urbaine : décrochage scolaire, langage devenu irrespectueux, culte de l'argent facile etc. Son livre nous a aidés à interpréter les phénomènes d'adoption des nouveaux modèles langagiers.

La belle trajectoire de la lutte sénégalaise confère au lutteur moderne une place de choix dans la société : il est vu comme une vedette. Cet état de fait a des répercussions sur le parler du milieu qui revêt des caractéristiques langagières autant dans un sens sociolinguistique (avec une nette variation du langage en milieu urbain) qu'au niveau lexico-sémantique. Si d'aucuns voient la lutte comme un ascenseur social tant elle constitue un escalier pour un développement personnel, d'autres en perçoivent la grande richesse expressive qui découle des particularités langagières : le lutteur chante sa puissance, sa naissance, ses exploits, se compare aux animaux sauvages comme le lion ou la panthère. Le pré-combat, une sorte de joute oratoire où la force de la parole prime sur tout, laisse transparaître un style expressif propre à ce milieu.

---

<sup>3</sup> Bilan du CNG : SenewebNews du 22 septembre 2014

<sup>4</sup> Ce chiffre est cependant à nuancer parce que les promoteurs ne déclarent jamais le montant exact du cachet des lutteurs. Ces derniers reçoivent plus que ce qui est déclaré (parfois plus de 100 000 000 CFA<sup>4</sup> par lutteurs).

En plus de sa dimension sportive, la lutte intègre un aspect culturel et folklorique qui se met en œuvre au travers d'animations inspirées de la tradition culturelle sénégalaise (*bakk*). Ces animations sont des actes de parole lors desquels se manifeste la variabilité langagière, une variabilité liée par exemple à l'âge du lutteur, à son rang dans l'écurie, à ses performances sportives ou encore à son adversaire du jour etc. Véritable phénomène de société, la lutte, du point de vue langagier, génère des spécificités qui deviennent ainsi objet de recherche.

## 2. Démarche méthodologique

Approcher le milieu de la lutte revient à s'introduire dans un milieu élitiste, socialement très codifié : les considérations socioculturelles y ont une grande signification. En effet, en Afrique traditionnelle, la femme est exclue de certains milieux strictement masculins. Qu'une femme s'approche d'un lutteur est parfois vu, par certains lutteurs, comme le signe prémonitoire d'une éventuelle défaite. Le milieu reste fermé et il est très difficile de pouvoir y établir un contact régulier pour réaliser des entretiens. A cette difficulté s'est ajouté le fait que l'époque de notre enquête a coïncidé avec la fermeture de la saison : les écoles de lutte étaient presque vacantes et il a été donc difficile de rencontrer les lutteurs dans leur principal espace d'action, à savoir l'arène.

Malgré tout, notre approche qui a été à la fois quantitative et qualitative a permis de combiner essentiellement deux outils de collecte de données à savoir l'observation participante et les entretiens semi-directifs.

L'enquête semi-directive auprès de 82 lutteurs a été effectuée dans la région de Dakar (Dakar, Pikine, Guédiawaye et Rufisque). Elle a favorisé le recueil des données sur le profil sociologique, la mobilité sociale, la perception que le public a des lutteurs et les caractéristiques langagières du milieu. Grâce à l'observation *in situ*, nous avons approché les acteurs de la lutte (lutteurs, préparateurs physiques, amateurs, journalistes etc.) afin d'identifier les spécificités langagières et culturelles de la lutte sénégalaise.

## 3. Les lutteurs et leur mobilité

Après avoir présenté les profils sociologiques des lutteurs, nous aborderons dans ce qui suit, l'analyse de leurs productions sous l'angle de l'incidence de leur mobilité et nous

considérerons la diffusion des locutions propres aux lutteurs dans le parler urbain courant à Dakar.

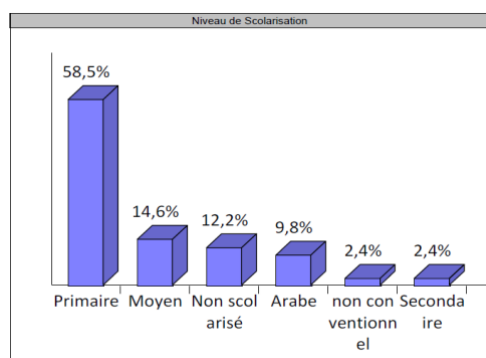
### 3.1. Le profil sociologique

Les lutteurs rencontrés sont souvent des hommes, âgés en moyenne de 15 à 25 ans, célibataires, peu scolarisés, originaires des régions du centre du pays ou de la banlieue de Dakar<sup>5</sup> et exerçant une activité professionnelle en plus de la lutte.

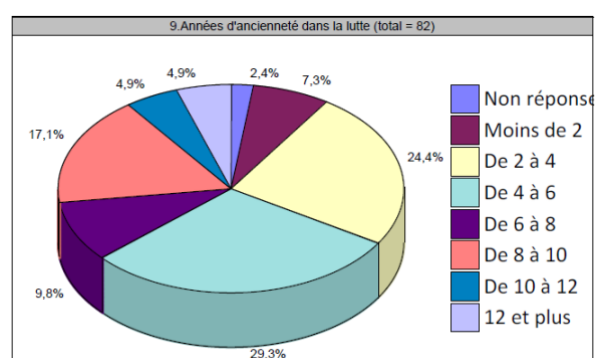
**Tableau présentant le profil sociologique du lutteur**

	Modalité cité n°1	Modalité cité n°1	Modalité la moins citée
Classe d'âge	15-25 ans : 56 = 68,3%	26-35 ans : 22 = 26%	46 ans et+ : 0 = 0%
Sexe	M : 82 = 100 %		F : 0 = 0%
Situation matrimoniale	Célibataire : 72 = 87,8%	Marié : 10 = 12,2%	Divorcé : 0 = 0%
Niveau de scolarisation	Primaire : 48 = 58,5%	Moyen : 12 = 14,6%	Supérieur : 0 = 0%
Activité exercée autre que la lutte	Oui : 70 = 85,4%		Non : 12 = 14,6%

**Figure 1 : niveau de scolarisation des lutteurs**



**Figure 2 : ancienneté dans la lutte**



Cette première analyse montre que les lutteurs sont pour l'essentiel des célibataires (87,8%). Cela peut s'expliquer d'abord par le jeune âge des pratiquants, ensuite par le manque de moyens pour entretenir un foyer. De plus, selon les sujets enquêtés, la recherche effrénée d'une bonne performance sportive n'est pas conciliable avec une vie de couple ou même, une vie amoureuse.

<sup>5</sup> Dans la banlieue dakaroise, on trouve souvent des personnes qui ont gardé des rapports très étroits avec leur terroir d'origine.

Il convient de signaler que bien que notre échantillon soit exclusivement masculin, la lutte est également pratiquée par les femmes. Chez les Lebus (région de Dakar) comme chez les Joolas (Casamance), les femmes s'adonnent à la lutte mais leur pratique est plus récréative que professionnelle.

### **3.2. La lutte : un facteur de mobilité**

En dehors de la banlieue dakaroise (30 % de notre échantillon dont 14,6 % pour Pikine et Guédiawaye), les lutteurs sont en général originaires des régions du centre (Kaolack, Fatick et Thiès). La région de Tambacounda est la moins représentée. Il faut également noter que certains lutteurs sont originaires des pays de la sous-région (Mali et Gambie notamment). L'enquête montre que la lutte entraîne principalement quatre types de mobilité sociale : la mobilité inter-villageoise, l'exode rural (des villages vers les villes), le retour au village et la mobilité internationale.

#### **3.2.1. La mobilité inter-villageoise**

La mobilité inter-villageoise est la première forme de mobilité qu'engendre la lutte. À l'origine, la lutte réunissait certains villageois du même terroir à la fin des récoltes. Elle était alors un sport saisonnier, une forme de joutes sportives et oratoires inter-villageoises qui regroupaient des jeunes venus défendre, dans un village, les couleurs de leurs contrées. Bien souvent, le vainqueur repartait avec une vache ou des semences pour la prochaine saison des pluies. Il pouvait aussi arriver que, par admiration pour un lutteur, une jeune femme le choisisse comme époux. Cette forme de mobilité était très courte puisque les lutteurs se déplaçaient dans plusieurs villages pour participer à des compétitions.

#### **3.2.2. L'exode rural**

Parfois, les champions de lutte d'un village ou d'une région sont repérés par des promoteurs ou des écuries de lutte qui leur proposent de s'installer en ville pour mieux monnayer leur talent. Cependant notre étude montre que la lutte n'est pas le principal motif de l'exode rural des lutteurs. Seuls 20,4% des lutteurs que nous avons interviewés affirment être allés à Dakar pour se consacrer exclusivement à la lutte, 39 % arrivent en ville pour des motifs économiques et 36,6 % pour rejoindre leur famille, 4 % pour d'autres raisons.

#### **3.2.3. De la ville au village**

Les lutteurs d'origine rurale, installés en ville, retournent en moyenne quatre fois dans l'année dans leur village d'origine. Le retour au village est souvent circonstanciel. Il est principalement motivé par la célébration d'une fête religieuse (41,5 %) <sup>6</sup>. Arrivent ensuite les événements familiaux tels que le mariage, funérailles, baptême, (36,6 %), la préparation mystique d'un combat (19,5%) et la célébration d'une victoire (14,6%). Ce type de séjour dure en moyenne une semaine à dix jours, selon les lutteurs de notre échantillon. Les lutteurs originaires de la ville se rendent également dans un village à chaque combat pour y effectuer une préparation mystique. Seule une petite minorité de lutteurs ( 2,4%) se rend spontanément au village pour une visite familiale non motivée par un événement.

Il faut également souligner que de jeunes lutteurs ruraux se rendent au village pendant l'hivernage pour se consacrer aux travaux champêtres avant de retourner en ville à l'ouverture de la saison de lutte. Il arrive souvent qu'un lutteur déménage dans la même ville, pour se rapprocher de son écurie (salle de musculation, plage, dunes de sable etc.). Cette forme de mobilité est cependant moins importante que les autres.

### **3.2.4. La mobilité internationale**

En même temps qu'elle contribue à la mobilité internationale, du Sénégal vers l'étranger, la lutte constitue également un motif de retour pour certains Sénégalais établis en Europe. Les lutteurs qui en ont les moyens préfèrent préparer leurs combats en Europe ou aux Etats-Unis. Les raisons avancées sont qu'ils disposent de meilleures installations techniques et qu'ils découvrent de nouvelles techniques de combat (boxe et judo). Par ailleurs, l'approche d'un combat est une période de forte pression et « *le lutteur arrive à mieux se reposer loin de son cadre de vie habituel* », comme l'affirme d'ailleurs Eumeu Sène, l'un des meilleurs lutteurs de sa génération. C'est aussi le cas de Balla Gaye II, Modou Lô, Yékini et Zoss qui choisissent les États-Unis alors que d'autres préfèrent se préparer en Europe. D'ailleurs le séjour aux États-Unis et en Occident ainsi que la mobilité interne sont un facteur de changement notamment dans le style vestimentaire des lutteurs et les pratiques langagières symptomatiques d'un fort taux de mélange linguistique (français, anglais et wolof).

On peut avancer que la mobilité internationale est à un triple flux. Des lutteurs sentant l'approche de la fin de leur carrière ont choisi de vivre en Europe pour y exercer des métiers dans le domaine de la sécurité (videur, garde du corps). D'autres, jeunes émigrés, ont pris le

---

<sup>6</sup> Notamment la fête de la korité, la tabaski, et le mawloud.



chemin du retour pour investir et s'investir dans la lutte puisque c'est un secteur économiquement rentable. Enfin, le dernier flux est celui de tous les étrangers, y compris des Européens et des Africains de la sous-région, qui séjournent au Sénégal de façon temporaire ou définitive pour pratiquer la lutte.

Les effets de la mobilité se perçoivent même dans le choix de pseudonymes. En fait, les lutteurs gardent rarement leur vrai nom. D'aucuns changent de nom pour des raisons mystiques, mais beaucoup d'entre eux adoptent un nom d'arène qui dénote une grande influence de l'espace géographique d'origine. Quand on voit des lutteurs se faire appeler « Arafa », « boy Pikine », « boy Pambal », « boy Casa », « Malien », ou « Gambien », on a une nette idée de ce que représente le terroir d'origine : *Arafa* est un village situé dans le Saloum, *Pikine* se trouve dans la banlieue dakaroise, *Pambal* est dans la région de Thiès, *Casa* renvoie à la Casamance (le sud du Sénégal), *Malien* et *Gambien* au Mali et à la Gambie (pays limitrophes). En réalité, quelle que soit la durée du séjour à Dakar, le lutteur tient à garder ses valeurs originelles et cela laisse entrevoir que, même si la migration est effective chez les lutteurs, l'origine géographique revêt encore une importance essentielle aux yeux du migrant.

#### **4. Aspects du technolecte des lutteurs et leur diffusion dans le parler urbain**

Comme beaucoup de citoyens, les lutteurs s'expriment en wolof urbain et utilisent un taux important d'emprunts au français et, dans une moindre mesure, des alternances avec le français. Cela apparaît dans la dénomination des clés de combat, dans du lexique propre à la lutte et dans des locutions où le sens des mots wolofs et des emprunts est spécifique au milieu. On pourrait parler d'un technolecte. Cependant beaucoup de vocables et de locutions qui composent ce technolecte se sont finalement diffusés dans le langage courant en zone urbaine.

##### **4.1. La diversité des expressions : les techniques de combat**

Ce sont des techniques traditionnellement utilisées par les lutteurs pour vaincre leurs adversaires. Certaines dénominations, parce qu'empruntées au judo ou à la boxe, sont en langue japonaise ou anglaise. C'est le cas avec *uchi mata* et *uppercut*. Les lutteurs utilisent les désignations de clés quand ils s'expriment sur la manière dont ils ont gagné ou perdu un combat. Beaucoup de ces désignations sont des néologismes, des formes composées, des emprunts, des interjections :

**Exemple de néologisme :** à partir du verbe wolof *wey*<sup>7</sup> (s'en aller), les lutteurs ont formé le verbe *weyële*, une clé qui signifie le fait de projeter en avant en utilisant la force de l'adversaire. Dans le langage courant, il est fréquent d'entendre les jeunes utiliser ce terme pour désigner une autre réalité à savoir le fait d'aller de l'avant en entraînant les autres.

**Exemple de forme composée :** La clé *dugal naax*, (attirer comme dans un filet) est formée du verbe *dugal* qui veut dire « faire entrer » et du nom *naax* signifiant « filet de pêche » et « banc de poissons ». Il est donc clair que la lutte a emprunté ce mot à la pêche. Le sens de ce mot a connu un déplacement dans le parler courant dans la mesure où l'expression est souvent employée en milieu urbain pour désigner le fait d'avoir réussi un coup de bluff ayant permis d'attirer une fille. Les jeunes l'utilisent pour chanter leurs exploits après avoir tendu un piège dans lequel une fille est tombée comme une proie. On peut entendre les gens de la jeune génération dire *gel bi damako dugal naax* pour dire comment ils ont eu une fille ou alors « nahou djigène » qui veut dire un tas de fille.

**Exemple d'emprunt :** Le mot français placage a été transposé dans l'arène par les lutteurs pour désigner une clé. *Palakaas* est donc un emprunt du français phoniquement intégré au wolof. Dans le langage courant, pour signifier qu'on a ignoré quelqu'un, on dit souvent *damako palaké*.

**Exemple d'interjection :** Certaines locutions onomatopéiques désignent une clé de combat. C'est le cas avec *prip-piip* qui renvoie au son du sifflet. *Prip* marque le début d'un combat et *piip* la fin. Ainsi, pour dire qu'une histoire ou un projet a échoué ou n'a pas duré longtemps, le langage urbain a adopté cette locution.

#### 4.2. Emprunts spécifiques au milieu de la lutte et déplacements de sens

Le langage de la lutte influence depuis quelques années le parler urbain dakarois. Le vocabulaire et la construction syntaxique dans l'usage ne suivent pas toujours les normes du wolof courant. Le signe en wolof peut avoir un sens tout autre chez les lutteurs. Il s'agit initialement d'emplois métaphoriques qui finissent par intégrer l'usage courant et font perdre aux vocables en question, leur sens initial. Par exemple, nuyu *mbër* (salutations du lutteur) en langage courant, renvoie actuellement à toute une phrase : *ginnaaw bima sante yalla, julli si*

---

<sup>7</sup> Nous transcrivons le wolof en caractères italiques, le français en caractères normaux, les emprunts au français ou à l'anglais en caractères gras italiques.

*yonent bi, gërëm samay ñaari waajur* (après avoir rendu grâce à Dieu, prié au nom du Prophète et remercié mes parents). Cette phrase est le début des propos de tout lutteur qui s'exprime publiquement. Dans le langage courant, *nuyu mbër*, signifie ironiquement rendre grâce à Dieu et témoigner sa reconnaissance à ses parents.

Bien que les lutteurs soient peu scolarisés dans l'ensemble, ils ont quand même recours à l'emprunt au français. Généralement, ces emprunts sont intégrés à la morphologie et à la phonologie du wolof (cf Thiam, 1994). Du fait de l'héritage historique du pays, il est rare de voir un citoyen s'exprimer exclusivement en langue locale, c'est-à-dire sans faire usage, en particulier, de la langue française (cf Juillard et Dreyfus, 2001). De nombreux travaux en sociolinguistique ont, dès les années 1980, décrit ces phénomènes de contacts linguistiques pour la population urbaine. Si le français est la langue à laquelle les lutteurs empruntent le plus, comme les autres Dakarais, ils empruntent également à d'autres langues.

Ces emprunts peuvent se classer en deux catégories : les vocables ou les syntagmes issus du français, les plus nombreux, et ceux empruntés à l'anglais. En guise d'exemple, nous pouvons citer entre autres :

***Tuus*** (touche) : il s'agit là d'un mot qui désigne la chorégraphie propre à chaque lutteur. C'est le fait d'esquisser quelques pas de danse tout en mettant en évidence sa force. Il faut souligner qu'à l'origine, la lutte était une affaire de force. D'abord parade devant les filles à épouser, règlements de compte au rival vaincu qui cède le terrain, ce vieux sport est devenu un métier garanti pour ceux dont les biceps sont bien arrondis. Par exemple, le « taq si rip » danse du lutteur Tapha Tine est un *tuus*.

Dans le parler courant, *tuus* signifie habituellement, « une nuance particulière de quelque chose. Maintenant, ce mot est l'objet d'un développement de sens : il signifie « danser » dans le parler des jeunes.

**I don't care** : Ce syntagme figé est le cri de guerre du lutteur Balla Gaye. Il est repris dans le langage courant des jeunes avec le même sens et alterne avec « on s'en fout ! » dans la même phrase.

### 4.3. Analyse de quelques séquences

L'examen de quelques séquences relevées donne une autre idée de la présence importante des emprunts et des déplacements de sens associés.

- *Mënuma defal **bagaas*** (il ne peut pas me faire bagage = Il ne peut rien contre moi). Nous avons là une illustration de l'usage du wolof urbain avec la présence d'un emprunt intégré. Nous relevons également un déplacement sémantique portant surtout sur le mot *bagaas*.

Dans le milieu de la lutte, *bagaas* renvoie à l'arsenal mystique des lutteurs qui arrivent souvent dans l'arène avec des gris-gris, potions, calebasses, lait caillé, animaux, pagaies, amulettes etc. qui font désormais partie du décor, les jours de combat. Cet ensemble d'objets est si épars et hétéroclite que les lutteurs l'appellent *bagaas* ou bagages mystiques.

La transposition sémantique, du parler de la lutte vers le parler courant, s'opère surtout chez les jeunes avec par exemple l'expression *bari bagass* qui signifie avoir solution à tout.

- *jeggi **rail** lañu wax ñun* (traverser rail, c'est ce que nous disons nous = nous irons au delà de la voie ferrée). Nous avons ici une allusion à la voie ferrée. En effet, les rails symbolisent habituellement la région de Thiès et tout ce qui s'y rattache. Mais, dans le monde de la lutte, ils renvoient à un quartier de la banlieue dakaroise appelé Pikine ginaaw rail. Ce quartier a la réputation d'être un repère de bandits, de dealers, d'agresseurs et de déviants. Grâce à la lutte, ces clichés disparaissent pour laisser une image positive avec des acteurs qui s'accomplissent et s'érigent en modèles de réussite sociale. Les lutteurs s'affirment ainsi à travers leur cri de guerre *jeggi rail lañu wax ñun*. Aujourd'hui, même les non résidents de Pikine utilisent cette expression pour dire qu'ils veulent aller de l'avant, qu'ils sont fiers de ce qu'ils sont et de ce qu'ils font.

La liste des séquences relevées par l'enquête n'est pas exhaustive. Elle comprend également :

- *Bu **arbit** siffle lepp leer* (dès que l'arbitre siffle tout clair = On verra ça).
- *Dinaako defal **affaire*** (cf defal bagaas = je lui ferai affaire = Je plierai son sort)
- *Damakoy yobbu **teer*** (je l'enverrai à terre = Je l'aurai)
- *Man ak moom bokkuñu **kalas, récréation** mooñu boole* (moi et lui ne sommes pas dans la même classe, récréation nous unit = nous ne boxons pas dans la même catégorie)
- *Damay yeek **dune chaque jour*** (= je monte sur les dunes chaque jour = je m'entraîne dur chaque jour)
- *Wax ji **signature** la yem* (le bavardage signature il s'arrête = le bavardage se limite à la signature du contrat de combat = Un combat ne se gagne pas par de simples paroles)

Toutes ces séquences se retrouvent actuellement dans le langage courant principalement des jeunes citadins.

#### 4.4. Locutions figées

Nous avons pu relever nombre d'expressions figées. On les classe en deux catégories : celles qui, propres au monde de la lutte, sont adoptées dans le langage commun ; et celles qui, présentes dans le parler courant, font allusion à la lutte. Le figement s'explique par le fait que ces locutions combinent des mots dont le sens ne se comprend qu'au sein du syntagme.

##### 4.4.1. Le figement obtenu par déplacement de sens du parler des lutteurs au parler courant

Des syntagmes entiers sont créés par les lutteurs ou par leurs supporters. L'usage de ces syntagmes, au départ exclusifs à la lutte, devient finalement courant avec un sens déplacé. C'est le cas notamment avec *yobbu ardo*. Cette locution est composée du verbe wolof *yobbu* (= amener) et du prénom Ardo. Abdourahmane Dia dit Ardo, est Professeur titulaire à l'université Cheikh Anta Diop de Dakar. En sa qualité de médecin du CNG de lutte, il gère l'aspect médical lors des combats de lutte, si bien qu'il est souvent dit du combattant blessé « il va se faire consulter par Ardo » ou *demna ardo*. Lorsqu'un lutteur se blesse en plein combat, Ardo décide de sa capacité ou non à continuer le combat. Lors des cérémonies de signatures de contrat, les lutteurs se défient mutuellement en menaçant d'amener leur adversaire chez Ardo. Ainsi est née la locution *yobbu ardo* que le parler commun a adoptée avec une connotation toute particulière : montrer sa supériorité à quelqu'un. Dans la vie quotidienne, il est courant de voir des concurrents ou des adversaires (en politique, dans le ménage, à l'école, etc.) se défier en utilisant cette expression. Il n'est pas surprenant d'entendre des conjoints se défier en se lançant de manière ironique et érotique des phrases comme *dinaala yobbu ardo* (=je vais te blesser).

D'autres locutions figées s'entendent dans l'arène. *taq si rip*, à l'origine danse et cri de guerre du lutteur Tapha Tine, est devenu une expression populaire utilisée dans presque toutes les circonstances de la vie quotidienne sénégalaise pour exprimer une certaine stoïcité face à n'importe quelle situation. Il en est de même quand Balla Gaye 2 a imposé dans l'arène l'expression *niin si batt* (du wolof *niin* signifiant « oint, du verbe oindre » et *batt* qui est une onomatopée caractérisant tout ce qui est très huileux). Cette expression a été utilisée par Balla

Gaye 2 en réponse à Tapha Tine, afin de contrecarrer les propos de celui qui fut son adversaire d'une après-midi (2 juin 2013). Dans le langage commun, *niin si batt* est employé pour répondre à *taq si rip*. C'est également le cas d'autres expressions comme *bul faale* (du wolof *bul*, ne fais pas et *faale*, répondre = ne réponds pas). C'est le cri de guerre du lutteur Tyson qui, en quelque sorte, appelle à une certaine liberté des lutteurs de son écurie, dans l'esprit et dans les actes. On pourrait traduire ce cri de guerre par « esprit libre ».

#### 4.4.2. Le figement obtenu dans le parler courant par allusion à la lutte

La lutte est une activité qui fournit au wolof urbain un répertoire enrichissant de proverbes et locutions figées. Notons en quelques-uns :

- *Takk ngemb wacc si geewu politik bi* (nouer pagne descendre arène de la politique = se décider à intégrer la politique)
- *Ñaar a mën kenn te ñett du bëre* (deux est plus fort qu'un et trois ne luttent pas = l'union fait la force)
- *Ku daan dangay feete kaw* (qui triomphe tu te situes au dessus = Quand on est meilleur, on doit le prouver)
- *Wacc ma maala mën* (descends-moi je suis plus fort = je ne suis pas ton égal)
- *Kuy bëre mooy daanu* (celui lutte lui tombe = seuls ceux qui luttent tombent = On n'est pas toujours dimanche)
- *Dem ca lamb jay bakku, joge ca lamb jay bakkoo ko gënn* (aller à la lutte se glorifiant, rentrer de la lutte triomphant est meilleur = Ne pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué).
- *Ngembu naa* (noué pagne du lutteur je = je suis prêt)

On s'aperçoit là, que dans chaque locution, le figement est construit en développement d'un vocable de la lutte. Dans nos différents exemples, nous avons un terme souligné qui, sémantiquement, renvoie au milieu de la lutte. C'est dire que, même si, dans le parler courant, nous relevons une locution figée, nous remarquons cependant que la création de ces locutions s'est opérée à partir de mots déjà présents dans le vocabulaire du milieu. Par exemple, à partir du mot « bëre » (lutter), il a été construit le proverbe « *kuy bëre mooy daanu* » (= *On n'est pas toujours dimanche*) ; « *ngemb* » (= *pagne du lutteur*) a inspiré la création de la locution figée « *Ngembu naa* » (= je suis prêt) etc.

## Conclusion

Cet aperçu global sur la lutte en tant que vecteur d'habitudes de langage nouvelles, renseigne sur la production et la transmission de modèles langagiers. Notre article est une étude exploratoire qui tend à montrer que la lutte est un espace occupé essentiellement par des migrants et que cette migration est motivée par des raisons diverses variant selon les besoins du migrant, les offres du lieu d'accueil et les attentes du public. Elle s'effectue dans un cadre spatio-temporel précis avec des acteurs qui ont un objectif commun : se faire un nom et gagner de l'argent dans les grands centres urbains (souvent à Dakar) puis retourner au terroir d'origine. Par ailleurs, l'analyse des particularités du lexique de la lutte et son impact sur le parler courant a conduit à différents constats :

- Le langage de la lutte est un technolecte qui présente des caractéristiques propres. C'est un langage à la limite cryptique. Beaucoup de termes et de locutions ne sont compris que dans le milieu.
- L'emprunt linguistique occupe une place importante dans le parler des lutteurs. Bien que ce sport soit d'abord un phénomène culturel sénégalais, il n'en demeure pas moins vrai que les lutteurs, scolarisés ou pas, emploient régulièrement des vocables ou des locutions importées du français (exemple : écurie) ou de l'anglais (exemple : manager). Cependant, même si la plupart de ces emprunts existent déjà dans le langage courant, ils prennent un sens ou un développement nouveau dans le langage des lutteurs. Et ces déplacements de sens sont ensuite adoptés par tout un chacun du fait du prestige social et linguistique des lutteurs.
- Le choix de pseudonymes par les lutteurs rend compte également d'une certaine originalité dans la création onomastique. Cela est à la fois un indice de mobilité des lutteurs et un élément d'enrichissement lexical.

Il a été démontré que la migration est un facteur qui influe largement sur la création lexicosémantique dans la lutte sénégalaise mais que bien des pistes sont encore à explorer, notamment pour ce qui concerne les rapports entre migration, éducation et lutte au Sénégal.

La lutte est partout présente au Sénégal, et « son histoire prend ses sources dans le passé factuel et mythique de ce pays » (Chevé et Ndiaye, 2014). Elle envahit principalement l'espace urbain et l'espace médiatique en même temps qu'elle influence les pratiques langagières au quotidien. Le style et le langage qu'adoptent les lutteurs font d'eux des idoles

auprès d'une jeunesse consciente de la possibilité d'une réussite sociale en dehors des schèmes et référentiels classiques (écoles, université, bureaux). Loin d'être un phénomène passager amplifié par les media de masse, la passion pour la lutte sénégalaise semble s'inscrire dans une dynamique réelle de socialisation et d'épanouissement des acteurs en milieu urbain qu'il convient également d'analyser en profondeur.

Notre travail reste encore exploratoire et pourrait trouver une suite logique dans une analyse des particularités des pratiques langagières dans la lutte sénégalaise à travers l'étude des praxis en situation d'interaction.

### **Bibliographie**

AUZANNEAU (M.) et FAYOLLE (V.) 2011. « Evénement énonciatif et variabilité langagière dans le rap sénégalais » in *La Linguistique* : vol. 47, pp. 145-172

BADJI (A). 1982. *La lutte traditionnelle joola : Étude et perspectives*. INSEPS (Dakar).

BIDAR. 1990. *La lutte traditionnelle avec frappe à Dakar : quelles perspectives ?* (Mémoire de Maîtrise). Université Cheikh Anta Diop, INSEPS - Dakar.

BORDAS(P.) 1997. *Au combat : les boxeurs du Kenya, les lutteurs du Sénégal*. Trézélan: Filigranes éd.

BORDAS (P). 2004. *L'Afrique à poings nus*. Paris : Seuil.

CALVET (L-J), 1994. « Quel modèle sociolinguistique pour le Sénégal ? » in *Langage et société* : N° 68 pp. 89-107

CHEVE (D) et WANE (C.T.). *Corps en lutte : L'art du combat au Sénégal*. Paris : CNRS Editions, 384p.

DAFF (M). 1998. *L'aménagement linguistique et didactique de la coexistence du français et des langues nationales au Sénégal*. *DiversCité Langues*. En ligne. Vol. III. [en ligne] <http://www.quebec.ca/diverscite>.

DIOP (S.M). 2014. *La lutte sénégalaise racontée par Serigne Mour Diop*, Dakar : Vives voix.

DUMONT (P). 1983. *Le Français et les langues africaines au Sénégal*, Paris Karthala, ACCT.

FAYE (O). 2000. « Sport, Argent et Politique : la lutte libre à Dakar (1800 -2000) in *Le Sénégal contemporain*. Paris : Karthala : p 316.



HAVARD (J-F). 2001. « Ethos bul Falé et nouvelles figures de la réussite au Sénégal » in *Politique africaine* N°82. Paris : Karthala : pp 63 77.

JUILLARD (C). et DREYFUS (M). 2001. « Le jeu de l'alternance dans la vie quotidienne des jeunes scolarisés à Dakar et à Ziguinchor (Sénégal) », *Cahiers d'études africaines* N° 115. Pp 163-164

LY (O). 1996. *De la dépréciation de nos activités sportives traditionnelles : la lutte sénégalaise* (Mémoire de Maitrise). Cheikh Anta Diop, INSEPS - Dakar.

PARLEBAS (P). 1999. *Jeux, sport et société, lexique praxéologie motrice*. Paris : Inseps : 469p.

SECK (C.Y). 2014. *Ces goulots qui étranglent le Sénégal*. Paris : L'Harmattan.

THIAM (N). 1994. « La variation sociolinguistique du code mixte wolof-français à Dakar : une première approche » in *Langage et Société* N° 68, pp 11-34

WANE (C.T), ROBIN (J-F) et BOUTHIER (D). 2010. *Représentations sociales de la lutte sénégalaise : perspectives d'élaboration de contenus*. Franche-Comté, *eJRIEP* N° 20, 109 132.